Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 78 (1990)

Heft: 6-7

Artikel: Exposition : en ville, on perd la mémoire !

Autor: Mantilleri, Brigitte

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-279418

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Exposition : en ville, on perd la mémoire !

Comme les paysannes, les citadines gardent les souvenirs du passé plus volontiers que les hommes. Mais elles ont tendance à en oublier le sens...

Ecole de Malagnou, 7e primaire, 1929.

« Les cahiers au feu... Usages des souvenirs d'école », ce sont des cahiers d'école empilés, des bulletins de notes ouverts sur des pupitres, des albums de souvenirs suspendus que l'on rencontre au gré des étages d'une exposition pas comme les autres, à voir à l'annexe du Musée d'ethnographie de Genève, à Conches, jusqu'au 2 septembre.

Cette présentation de souvenirs d'école débute sur un coin de pièce encombré de corbeilles à papier et s'achève sur un bonnet d'âne entouré de boules de naphtaline. Pensée, préparée et montée par la CRIEE, la Communauté de recherche interdisciplinaire sur l'éducation et l'enfance, elle est le résultat d'une collecte d'objets faite dans la population genevoise : 450 personnes ayant donné ou prêté quelque 10 000 objets. J'ai rencontré les artisans de cette exposition : Christine Détraz, ethnologue, Charles Magnin, historien, Julienne Michaelis, sociologue, et Aline Horisberger, l'artiste chargée de mettre en espace ces souvenirs d'école.

« C'est incroyable, je n'ai jamais vu ça », s'exclame Christine Détraz, responsable de l'annexe de Conches. « Les gens touchent tout, ouvrent les cartons du rez-de-chaussée, tournent les pages des bulletins de notes, enlèvent les pinces qui retiennent les livres. Chaque matin, je visite l'exposition pour remettre les objets en place. »

Pourquoi cet étrange irrespect du cadre de l'exposition ? Peut-être parce que les souvenirs d'école sont ceux de tout le monde et que ces objets sont trop anodins, trop familiers pour imposer une distance physique. Les visiteurs se les approprient, les comparent, s'arrogent un droit de curiosité, de contrôle. Une exposition où l'on touche à tout mais aussi où l'on cause : assis devant les classeurs pleins de photos de classe, les personnes âgées se souviennent de celui-ci, de celle-là, de la maîtresse. Etrange phénomène que le souvenir, devant la photo de classe, tous parlent du passé au présent. « Ceux qui ont donné des objets, et d'autres, parlent de Bernard, ingénieur, de Jean, banquier, jamais du gamin de 7 ans en culotte courte à côté d'eux sur la photo », remarque Charles Magnin, devenu, selon ses dires, historien parce qu'il n'a pas de mémoire.

En dehors des photos de classe, les chercheurs ont découvert, sans trop s'étonner, que les donateurs ont rarement conservé les mauvais carnets. En gros, ils ont gardé les beaux cahiers : ceux de géographie, d'histoire, de composition française ou de calligraphie, et quelques travaux de couture exemplaires pour les filles.

Vertus d'autrefois

Malgré leur beauté, ces jolis cahiers n'évoquent plus pour Juliette Michaelis la créativité des enfants de l'époque : « Lorsque j'ai contemplé les premiers dessins d'iris, j'ai été impressionnée par le talent des écoliers, et puis à force je n'ai plus vu que le « drill » pour inculquer des qualités vertueuses telles que la précision et la persévérance qui seront utiles dans le ménage et au travail. » Une visiteuse a d'ailleurs noté que la discipline du *point de surjet* ouvrait aux jeunes filles les portes d'un travail à l'usine précis, bête et répétitif...

Autre découverte qui m'a à vrai dire un peu déçue, les gens brodent peu de récits autour de leurs dons. Déçue, car les donateurs sont surtout des femmes et que, songeant aux paysannes gardiennes de la mémoire, je croyais pouvoir apprendre beaucoup sur la mémoire urbaine. Peine perdue. Juliette Michaelis, qui a interviewé bon nombre de donatrices, a constaté ce mutisme : « Elles s'expriment très peu, ne savent pas dire ou évoquent des choses fort banales. Elles sont souvent très moralisatrices et affirment leur conviction, parlent de la météo et de leurs maladies. »

Elle poursuit : « Les donatrices ne se concentrent pas sur la tasse de thé ou sur la madeleine pour revenir au passé. Il ne s'agit pas d'une mémoire de l'extraordinaire, de l'événement, mais plutôt de la chose quotidienne, de l'indicible. Les gens ne sont ni poètes ni historiens, ils n'ont pas la mémoire des choses compliquées. »

Sauf une bibliothécaire qui parlait très bien et était émue de donner deux cahiers de sciences naturelles, celui de sa sœur et le sien.

Radio scolaire avec Oncle Henri. Ecole de Genthod, 1927.

Femmes des villes et femmes des champs

Autre constatation, les citadines gardent rarement pour transmettre un savoir, un savoir-faire comme les paysannes. La mémoire citadine est différente, plus complexe et plus éphémère. Et l'historien de relever «une primauté de l'individu sur les jeux de l'Histoire. On conserve ses propres affaires mais beaucoup moins celles de ses parents.» Quant à savoir pourquoi les femmes gardent plus que les hommes? Quelques pistes, dont l'avis de Juliette Michaelis: «La mémoire féminine, c'est l'histoire de la maison. Le vide étant inconcevable, on la remplit. La femme est la gardienne du logis, il semble normal qu'elle conserve.»

Pour Christine Détraz, les femmes gardent «parce qu'elles sont vite conscientes du temps qui passe, elles ont rapidement l'impression que c'est trop tard». Une exception qui confirme la règle, dans la famille d'Aline Horisberger, le père garde: «Une tradition. Mon grand-père était déjà le gestionnaire de la mémoire familiale.» Et puis, au cours des interviews, Juliette Michaelis a rencontré d'autres hommes conservateurs. Elle a remarqué qu'ils gardaient lorsqu'il y avait une tradition familiale, des valeurs à transmettre. «Ils sont plus actifs dans la manière de conserver. Ils font des arbres généalogiques. Ils étalent tout sur la table de la salle à manger. Ils gardent de façon plus ostentatoire. Les femmes sont moins narcissiques, plus indifférentes». Pour la sociologue, ce sont les conditions de vie qui déterminent les choix. «On garde rarement avec la conscience d'une pérennité». Et puis, c'est aussi une histoire de territoire. «A la campagne on a plus d'espace, de la cave au grenier.»

En ville, il faut choisir, on ne peut pas tout conserver, d'où les quelques photos et les trois souvenirs d'école dans le fond d'un tiroir. De là à penser qu'en ville on perd la mémoire, il n'y a qu'un pas que je franchis avec Gaston Bachelard qui écrit à propos des maisons en ville, des maisans sans nature, qu'elles manquent de cette «verticalité» nécessaire à la rêverie: «Les rapports de la demeure et de l'espace y deviennent factices. Tout y est machine et la vie intime y fuit de toute part.»

Brigitte Mantilleri

Suite au colloque de l'automne dernier sur le problème de la violence à l'égard des femmes organisé par notre bureau et pour répondre à l'une des demandes prioritaires des participant-e-s, un séminaire de réflexion sur ***les programmes de formation destinés aux professionnel-le-s accueillant les femmes victimes de violences sexuelles et conjugales*** *s'est tenu le 4 mai dernier.*

RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE

POST TENEBRAS LUX

BUREAU DE L'ÉGALITÉ DES DROITS ENTRE HOMME ET FEMME

Département de Justice et Police

2, rue Henri-Fazy – 1204 GENÈVE

Lors de ce séminaire qui a rassemblé les animatrices responsables de l'association Solidarité femmes, qui gère les lieux d'accueil et d'hébergement des femmes victimes de violences, le collectif Viol Secours ainsi que d'autres invitées, travailleuses sociales, psychologues, sociologues et criminologues, ont été auditionné-e-s des formateurs-trices belges et français-e-s qui ont déjà donné ce type d'enseignement et qui ont parlé de leurs expériences théoriques et pratiques (techniques et moyens d'animation utilisés, réactions enregistrées lors des stages, évaluation et bilan de leur expérience de formateur-trice...)

Mmes Framboise Cherbit (SOS Femmes de Marseille) et Marie-France Casalis (Planning familial de Paris) ont parlé avec la motivation et l'enthousiasme de la militante féministe des stages qu'elles ont donnés en France. Deux policiers, MM. J.P. De Brouwer (commissaire de police à Oudenaarde, Belgique) et Jean-Pierre Bourget (brigadier de police à Lyon), ont décrit l'enseignement qu'ils dispensaient «de l'intérieur» aux policiers-ères stagiaires. Il est à regretter toutefois que les premiers concernés par l'accueil (qui est déterminant psychologiquement pour la «victime»), c'est-à-dire les policiers genevois, n'aient été que faiblement représentés à ce séminaire (deux personnes seulement).

Grâce aux expériences étrangères relatées par les intervenant-e-s précité-e-s, aux informations et conseils reçus et à la documentation aujourd'hui en notre possession sur la problématique de l'accueil, la sous-commission Violences de notre bureau mettra sur pied un programme de formation qu'elle ira proposer aux différents partenaires institutionnels (la police, le corps médical, les travailleurs-euses sociaux-ales, le corps enseignant...).

L'objectif à atteindre serait bien sûr de pouvoir introduire à moyen terme ce programme dans la formation initiale et permanente des partenaires précités pour ainsi rattraper le retard pris dans notre canton pour enrayer le fléau social qu'est la violence conjugale et sexuelle. Quand on sait que le phénomène de la violence conjugale touche 1 couple sur 10 et que 59% des femmes qui ont été violées ne déposent pas plainte (chiffres recueillis par la permanence téléphonique Viols Femmes Informations tenue par le Collectif féministe contre le viol à Paris), un grand pas serait fait pour résorber la violence à l'égard des femmes, discrimination extrême, révoltante et incompatible avec le principe de l'égalité des droits entre homme et femme.